

L'esprit du christianisme de Joseph Moingt

Ed. Temps présent
Octobre 2018

Ce livre est le testament d'un des plus grands théologiens actuels et sans doute le plus âgé, puisqu'il est né en 1915. Testament au sens où cet homme à la fin de sa longue vie livre en toute liberté ce qui lui semble être le cœur même du témoignage de Jésus relayé et interprété par les premiers chrétiens (ce qu'il appelle « la prédication apostolique »). Celle-ci a été, hélas, dès les premiers siècles et jusqu'à nos jours, recouverte par toutes sortes d'élaborations théologiques (que Jh Moingt appelle « La tradition de l'Eglise ») au point que ces présentations l'ont gauchie et fait dévier de son orientation première. C'est là tout l'objet de sa démonstration.

Dans ses propos, notre auteur s'engage de la première page à la dernière en écrivant à la première personne : « Je ». Longtemps il a été professeur de théologie à l'université catholique de Paris et il a enseigné « La tradition de l'Eglise », c'est à dire la doctrine officielle de l'Eglise catholique, non sans se questionner ni vivre une longue maturation intellectuelle et spirituelle. Depuis trente ans qu'il est en retraite de son enseignement, sa réflexion s'est poursuivie et approfondie notamment en rencontrant un certain nombre de groupes chrétiens passionnés par l'Evangile mais mal à l'aise dans le discours et le fonctionnement catholique.

Pour lui, le remède à la déviation opérée par la « tradition de l'Eglise » est de revenir à la source, « la prédication apostolique », c'est à dire les échos du message de Jésus, proclamé par les apôtres et les premiers chrétiens et exposé dans les écrits du Nouveau Testament.

Pour ce faire, notre auteur divise son ouvrage en trois parties intitulées :
1° Religion 2° Révélation 3° Salut, et ainsi a-t-il l'ambition de définir avec précision 1° en quoi le christianisme hérité de Jésus n'est pas en son cœur une religion ; 2° en quoi ce qu'on appelle la Révélation se manifeste essentiellement dans l'homme Jésus et sa manière de vivre ; 3° enfin en quoi le salut chrétien annoncé et manifesté par Jésus concerne la vie et l'avenir des humains sur notre planète.

Joseph Moingt s'adresse à des chrétiens qui ne s'y retrouvent plus dans le christianisme officiel afin de les conforter dans l'attachement qu'ils ont à l'Evangile et de les encourager à tenir en petites communautés envers et malgré tout. Il aimerait également être lu par des non chrétiens afin de témoigner de ce qu'il estime être la Bonne Nouvelle de l'Evangile trop souvent voilée à leurs yeux par des contrefaçons.

Ce dernier livre de Jh Moingt est un très grand livre, malheureusement je crains qu'il ne soit pas lu par beaucoup de lecteurs, car d'une part son auteur l'a composé au fur et à mesure en ignorant au point de départ quels chemins de réflexions il emprunterait. C'est pour cela que dans ses développements il va et il vient au gré de l'inspiration qui l'accompagne. Le lecteur peut avoir l'impression parfois de se perdre s'il ne suit pas d'une manière vigilante les démonstrations qui se nourrissent les unes les autres. Ce qui amène aussi à des répétitions. Par ailleurs, le souci de précision des propos du théologien suppose de connaître quelque peu le Nouveau Testament notamment St Paul et St Jean. Si Jh Moingt pouvait résumer son livre en une centaine de pages dans un langage simple il aurait à mon avis une audience plus importante. Faute de cela, avec d'autres, j'ai à coeur de faire connaître sa pensée libre courageuse et libératrice.

Première partie

Le christianisme n'est pas une religion

Dans cette première partie intitulée « Le clos et l'ouvert » qui est la plus courte (34 pages), le but de J. Moingt est d'affirmer, à l'inverse de ce que beaucoup de gens croient, que le christianisme issu de Jésus de Nazareth n'est pas en son fond une religion, comme il l'est devenu dès les tout premiers siècles avec une structure hiérarchique, des dogmes à croire, une morale à pratiquer, un culte liturgique à rendre, des lieux sacrés à fréquenter.

Pour Châteaubriant dans son « Génie du christianisme », que notre auteur a lu, il était évident que le christianisme était une religion. Moingt prend le contre-pied de cette position. « *Nous devons nous demander, écrit-il (37), si ce que nous concevons sous le nom de « religion » [chrétienne] représente exactement l'intention, l'invention, la mission de Jésus le Christ* ».

La religion chrétienne est en crise actuellement.

La question se pose avec acuité alors que présentement la religion chrétienne instituée, du moins dans le monde occidental, est en crise. Elle a subi depuis 70 ans une grande hémorragie de ses fidèles et notamment des jeunes générations, elle a connu le départ de nombreux prêtres et religieux, elle constate le vide dans ses séminaires, elle est en butte à la réaction de beaucoup de chrétiens contre l'autoritarisme clérical de ses responsables, elle constate que, parmi les chrétiens qui se sont éloignés d'elle, ils sont plus d'une minorité à dire qu'ils ont perdu la foi.

« *Tous ces faits, dit J. Moingt, si disparates qu'ils soient, me paraissent composer le signe global du malaise, du mal-être d'une institution chrétienne sortie de l'histoire et du cours du temps qui ne vit plus au même rythme que la société environnante, ni ne parle le même langage, ni ne pense comme elle, institution elle-même divisée [...] en sorte que la société chrétienne se sent disloquée, à bout de souffle, en perte de dynamisme et de vitalité, menacée de disparaître de l'histoire* » (49).

Des responsables de l'Eglise ont imputé ces manifestations de distance vis à vis de l'Eglise à un manque de foi. En réalité, dit notre auteur, « *il faut admettre que la perte de foi venait principalement du dedans de l'Eglise, d'un refus croissant du discours d'autorité le plus souvent employé par le clergé pour enseigner la foi, pour l'imposer au nom de l'obéissance due à Dieu et à l'Eglise au lieu d'encourager une démarche de foi et de confiance dans la bonté de Dieu [...] Ce langage était vide de sens pour des esprits déjà formés dans un climat de rationalité critique et de libre examen* » (43).

Ce qu'on cite comme signes de réveils religieux n'effacent rien de la situation décrite, selon J. Moingt. Par ailleurs certains de ces réveils religieux (regain de liturgie traditionnelle, groupes charismatiques et évangélistes) sont pour lui ambigus, voire

dangereux (50-51). De plus ils ne permettent pas « *d'écarter le diagnostic d'un déclin dans le présent et le risque d'un effondrement à plus ou moins long terme* ». (51)

Le déclin du christianisme occidental vient de loin

Joseph Moingt le discerne dès le 14^{ème} siècle Dans les dernières années du Moyen Âge, des chrétiens et des chrétiennes contestent l'interposition incessante des prêtres entre eux et Dieu et se prennent en main sans le secours des clercs et des rites pour se ressourcer directement à l'Évangile. En témoigne par exemple le livre « *L'imitation de Jésus-Christ* » qui eut un énorme succès. Puis ce sera la Réforme qui au 16^{ème} s., en abolissant la structure hiérarchique du catholicisme, séparera de Rome les Églises luthériennes et protestantes.

Mais c'est surtout à partir du 17^{ème} siècle que la contestation s'installe partout, « *quand la tradition sur laquelle s'appuyait la doctrine de l'Église catholique est attaquée par de nouvelles sciences (Histoire, épigraphie¹, cosmologie) et que les Etats revendiquent leur indépendance vis à vis de la religion* » (58). Elle se poursuit au 18^{ème} siècle, « *avec les attaques des encyclopédistes contre la religion, auxquelles sera due en grande part l'instauration d'une société sécularisée, et avec la Révolution française, qui mettra un état laïcisé à la place de la Royauté sacralisée par l'onction de l'Église.* » La contestation continue au 19^{ème} siècle avec les interrogations radicales que posent au christianisme ceux qu'on appelle « les maîtres du soupçon » : Marx, Nietzsche, Freud²...

Face à ces contestations et revendications « *l'Église (du moment) campe sur ses positions dogmatiques* ». Et il en est de même jusqu'à aujourd'hui. « *De la nouveauté des temps, l'Église (catholique) n'attendait pour elle que des dangers, dont le pire était à ses yeux l'idée que le pouvoir venait du peuple, et elle ne s'apercevait pas que l'esprit des temps nouveaux s'infiltrait dans le peuple chrétien qui renâclait de plus en plus à être conduit comme un troupeau de brebis [...] et elle ressentait l'idée de lui abandonner un peu de pouvoir comme une trahison de l'autorité qu'elle tenait de son fondateur. Consciente de l'agitation des fidèles, elle ne voyait de secours que dans un renouveau de la tradition* » (61). Ce qui le manifeste récemment : le mouvement de « la Nouvelle Évangélisation » confiée souvent à des « communautés nouvelles » dont le but est « *de se montrer et de faire du bruit pour témoigner d'un christianisme fier et vivant* » ; la remise en cause de mesures prônées par Vatican II et repoussées comme « modernistes » (61) ; le piétinement dans le rapprochement oecuménique et dans le lien avec les religions non-chrétiennes (62).

Et maintenant : restauration ou renaissance ?

Pour J. Moingt le chemin de restauration est une impasse. « *On ne voit pas comment le repli de l'Église (catholique) sur son autorité et sa tradition serait le seul et le meilleur moyen pour elle de reprendre sa marche en avant pour enseigner au monde*

¹ Science qui a pour objet l'étude et la connaissance des inscriptions

² Pour plus amples développements, voir « Repenser Dieu dans un monde sécularisé » de J.Musset, pages 53 à 90

la vérité capable de la sauver, celle qui lui a été révélée par Dieu même. Car où se trouve cette révélation ? C'est la plus grave question aujourd'hui posée à l'Eglise par ses propres fidèles, et c'est la question de sa propre vérité » (63). « De quelle révélation (le christianisme) va-t-il se prévaloir, en réponse aux doutes qui pèsent sur sa vérité pour garder un rôle influent dans l'histoire ? » (64) C'est l'enjeu de la partie suivante du livre de J. Moingt.

Seconde partie

Quelle est la vérité du christianisme issu de Jésus ?

intitulée : « le Haut et le bas »

Comment la discerner ?

Pour envisager une renaissance du christianisme, il faut, selon Jh Moingt comparer « *la prédication apostolique* », échos de la foi des premiers chrétiens en Jésus avec « *la Tradition de l'Eglise* », c'est à dire sa doctrine officielle et sa structuration actuelle qui résultent d'élaborations théologiques et dogmatiques faites au cours des premiers siècles et par la suite. Quel décalage observe-t-on entre les eux ? Qu'en conclure vis à vis de fidélité ou non de « la Tradition de l'Eglise » à « la prédication apostolique » ?

Pour ce faire, J. Moingt examine en deux parcours successifs ces deux manières dont le témoignage de Jésus, comme révélateur d'une Bonne Nouvelle venant de Dieu, a été présenté et interprété : en premier lieu et au point de départ, « La prédication apostolique » dont le Nouveau Testament est le contenu (J. Moingt se réfère surtout aux lettres de Paul et à l'évangile de Jean) ; en second lieu, ce que « la Prédication apostolique » est devenue dans « La tradition de l'Eglise », c'est à dire la doctrine et les structures de l'Eglise qui ont été élaborées par la suite. Cette comparaison aboutit à manifester le décalage (et même le « dérapage » (le mot est de Moingt) de la seconde manière vis à vis de la première.

Premier parcours : la révélation de Jésus dans le sillage de la prédication des apôtres

L'étude porte sur les deux premiers siècles. A ce moment là les groupes chrétiens sont peu structurés et se centrent sur l'essentiel. Disons en résumé que la vérité du christianisme en ces 2 premiers siècles, 1. c'est une communauté de frères, 2. qui professe que Jésus est ressuscité, 3. lequel est le crucifié, 4. ce qui est une révolution pour la foi juive.

- Une communauté de frères

Ce qui leur est commun est la conscience d'appartenir à une communauté de frères, quelle que soit l'origine de chacun, juif ou non juif. Ce message de fraternité universelle provient du message de Jésus, ce juif exclu de sa religion pour avoir proclamé, en paroles et en actes et au prix de sa vie, la Nouvelle dérangeante mais libératrice pour beaucoup : Dieu est un Père qui aime tous les hommes sans préalable et sans distinction. « *Vous qui avez été baptisés en Christ, vous avez revêtu le Christ. Il n'y a plus ni juif, ni grec ; ni esclave ni homme libre ; il n'y a plus ni l'homme et la femme ; car tous vous n'êtes plus qu'un en Jésus -Christ.* » (Gal 3,27-28 ; 4,6-7).

- Qui professe que Jésus est ressuscité

Il n'y a dans ces premiers groupes chrétiens ni hiérarchie ni doctrine officielle. « *La révélation pour les tout premiers annonceurs de l'Évangile, [n'est] pas un complexe doctrinal tiré des évangiles qui n'étaient pas encore écrits mais un fait lumineux, un cri surpris et joyeux : Il est ressuscité* ». Pour eux proclamer que Jésus est ressuscité c'est équivalent à dire que Jésus est vivant de la vie même de Dieu au delà de la mort qu'on lui a infligé injustement. Manière de professer que Dieu signe les engagements de son témoin fidèle (ses paroles et ses actes de libération) et en même temps d'affirmer que la voie que Jésus a ouverte et à laquelle il s'est tenu jusqu'à être assassiné par ses détracteurs est chemin de vie pour tout homme et toute femme qui s'y engage.

Au sujet de la résurrection de Jésus, J. Moingt dénonce une manière courante d'en parler d'une façon matérialiste qui frôle le magique. On l'évoque en effet comme une sorte de miracle qui redonne un corps physique à Jésus tout en le rendant exempt des limites du temps et de l'espace. Cette représentation est liée à une lecture fondamentaliste des récits d'apparitions de Jésus. Lus ainsi « *ces récits sont un obstacle aujourd'hui, non une aide, à croire à la résurrection de Jésus, parce que nous ne comprenons pas comment un corps spirituel ou glorieux, donc immatériel (quelle idée en avons-nous?) pouvait se rendre perceptible à nos sens, et plus encore parce que nous ne voyons pas quel besoin pouvait en avoir Jésus, quel usage en faire, lui qui vivait désormais dans le sein de Dieu, pur esprit comme lui (Jn 4,24) : ce n'est pas refus de croire, mais impossibilité de penser ce qu'il faudrait affirmer.* » (81)

J. Moingt rappelle à ce sujet comment, après la mort tragique de Jésus, les apôtres ont compris la résurrection de Jésus. Percevant dans la foi qu'au delà des apparences il était le messie attendu, l'initiateur du monde nouveau : « *Ils ont été retournés sur eux-mêmes, non par ce qu'ils auraient vu, mais par la reconduction de leur passé avec Jésus qui, en leur rappelant son intimité avec Dieu, leur donnait l'assurance qu'« n'était pas possible que la mort le retînt en son pouvoir » ni qu'il ait été « abandonné au séjour des morts » mais que Dieu l'a ressuscité* » c'est à dire l'a rappelé à lui et en lui et « *l'a fait Seigneur et Christ ... La déclaration de sa résurrection est donc la reconnaissance de l'identité de Jésus comme Fils et envoyé (Christ) de Dieu, la confirmation du sentiment ancien, jadis confus et maintenant assuré, de ses disciples, et donc un renouvellement de leurs liens avec lui qui devient, dans leur esprit, la reviviscence de sa présence, non plus à leurs côtés, mais en eux, événement actuel de mutuelle reconnaissance : ils se sentent reconnus par Jésus et réintégrés dans leur passé commun avec lui autant que mus par lui à le reconnaître et à intégrer ensemble l'avenir que Dieu lui ouvre* » 82-83. Paul parlera quant à lui de sa foi en la résurrection de Jésus crucifié en termes « *d'illumination intérieure et d'appel invisible* » Gal 1, 15-17 (83).

- le quel ressuscité est le crucifié

L'affirmation de la résurrection de Jésus est donc centrale dans la foi des premiers chrétiens mais pour eux, la résurrection de Jésus ne peut être dissociée de sa mort.

Ce lien est rappelé constamment chez Paul comme dans l'évangile de Jean. En effet sa mort, disent les 2 évangélistes, a été l'aboutissement de son existence toute orientée vers l'accomplissement de la mission qu'il avait conscience d'avoir reçue de Dieu. Elle a été la conséquence de ses prises de positions contre tout ce qui asservissait l'homme. Cette pratique « révolutionnaire » (le mot est de J. Moingt) s'est manifestée « à l'égard des stigmatisés, des exclus de la bonne société : les mendiants, les prisonniers de guerre, les infirmes de naissance, les détenus. » (95) « Son programme n' [a pas été] un projet d'enseignement religieux du peuple ni de formation théologique de disciples – ce qu'il fit néanmoins – mais un projet d'action, on peut même dire d'action sociale, de réforme et de réintégration dans la société. » (95) A ce programme, il ne s'est pas dérobé, il l'a vécu avec assurance et dans la confiance totale envers celui qu'il appelait son Père. Durant sa passion, affronté au silence de son Dieu, il a cependant cru que celui-ci, le Dieu de la Vie, ne l'abandonnerait pas au pouvoir de la mort au moment où il faisait don de sa propre existence pour accomplir jusqu'au bout sa mission.

En conséquence de ce lien fondamental entre la vie, la mort et la résurrection de Jésus, on ne devrait jamais séparer ces trois termes quand nous faisons mémoire de Jésus et on devrait dire : « Nous nous souvenons de la vie, de la mort et de la résurrection de Jésus ». L'oubli de l'engagement de la vie de Jésus pour la cause de Dieu qui était pour lui celle de l'homme ne donne pas sa vraie signification à la mort et la résurrection de Jésus. Cet oubli a même donné lieu à des dérives.

- Une révolution pour la religion juive

Pour les premiers chrétiens, ce Jésus, qui, par sa pratique d'ouverture à tous les humains rencontrés, annonce un Dieu inédit, père universel auquel peuvent avoir accès en direct tous les hommes, c'est une révolution pour la religion juive habituée à penser depuis des siècles qu'elle a été choisie par Dieu pour être son témoin à la face des nations. Subitement elle se voit comme dépossédée d'un privilège dont elle avait fait une prétention. Et la place qu'occupe Jésus dans la nouvelle foi issue de lui – il est honoré comme le Fils de Dieu - est elle aussi problématique non seulement pour des croyants juifs mais aussi pour des chrétiens d'origine juive, attachés à leurs représentations. Pour eux, Dieu est en effet unique. Ces derniers sont troublés : Le Dieu de Jésus est-il le même que celui des Ecritures ?

Par ailleurs, nombre de nouveaux chrétiens d'origine non-juive, sont séduits par la philosophie gnostique qui professe l'existence de deux Dieux, le bon et le mauvais, et concluent que le Dieu des juifs, celui de la Loi, est un Dieu mauvais et que celui de Jésus appelant à la liberté est le bon.

Au terme de débats houleux, on s'accorde cependant entre communautés chrétiennes sur les conclusions suivantes :

. Le Dieu de Jésus est bien celui de l'Ancien Testament. Avec Jésus, on n'assiste pas à une scission avec le passé mais à un dévoilement du visage de Dieu dont on n'avait

pas pris ou pas pu prendre connaissance auparavant. Il y a une continuité certaine mais aussi un élargissement et un affinement inconnus du rapport de Dieu avec les hommes et réciproquement, dont le révélateur et l'acteur est Jésus.

. Le rapport de Jésus à Dieu est d'une si forte intimité, qu'on peut l'appeler et l'honorer comme le Fils de Dieu (sans qu'on donne à ce titre le sens qu'il prendra induement aux premiers conciles). Ce titre « Fils de Dieu », on le rencontre par exemple dans le texte dit de l'annonce faite à Marie en Luc, qui date de 80-85 après Jésus (1,26-38). Il est appliqué à Jésus par les premiers chrétiens à la lumière de leur foi en sa résurrection. L'existence de Jésus est perçue par eux comme l'oeuvre de l'Esprit de Dieu. Pour l'exprimer certains emploieront le langage symbolique de la conception virginale de Jésus sans l'intervention d'un homme.

J'anticipe ici sur ce que J. Moingt dira plus loin sur le thème de la conception virginale de Jésus en Marie, dogme des plus contestés actuellement. S'empressant de lui dénier un fondement biologique – Jésus est né de deux parents comme n'importe qui d'entre nous - Marie et Joseph, il s'essaie à lui donner un sens symbolique. En effet, le fait d'affirmer que Dieu est père de Jésus est moins une affirmation d'ordre biologique qu'une profession de foi des premiers chrétiens concernant la signification, dans la foi, de l'identité profonde de Jésus. Celle-ci dépasse infiniment sa filiation biologique. Par sa vie, ses paroles et ses actes, Jésus s'est révélé le Fils de Dieu, son témoin exemplaire, inspiré et accompagné par Lui dans ses choix jusqu'à sa mort. Il ressort que, pour les premiers chrétiens, ce thème de la conception virginale est une manière d'affirmer dans la foi que c'est Dieu qui a suscité Jésus et lui a confié la mission de faire de tous ceux qui entendraient son appel des « hommes nouveaux ». Telle est l'identité véritable de Jésus pour les premiers chrétiens.

J. Moingt ajoute ceci (dans la 3ème partie). Cette présentation, qui ne réduit pas l'identité profonde de Jésus à n'être que le fils de Marie et de Joseph, bouscule, selon lui, deux piliers de la société du 1^{er} siècle : le pouvoir du prêtre et celui du père de famille qui régentaient la vie religieuse, familiale et sociale. Désormais avec Jésus, dont l'identité s'affranchit sans les renier des enclos familiaux, nationaux et religieux, les chrétiens acquièrent une liberté dans tous les domaines de leurs vie, qui leur autorise à s'enrichir de tout ce qui juste et vertueux dans le monde. Ph 4,8-9 (180-181). Cette manière nouvelle de vivre dans l'esprit de Jésus n'est pas une religion nouvelle, c'est un approfondissement de toutes les démarches d'humanisation qui existent depuis le début de l'humanité dans les différentes traditions religieuses ou philosophiques.

Il en découle pour J. Moingt qu'enracinés dans la vie commune de tous les humains, les chrétiens sont respectueux des autorités politiques, les considérant comme « *organiseurs responsables d'un vivre ensemble pacifique entre des populations d'appartenances religieuses ou philosophiques différentes* » (183) : « *ils obéissent aux lois de l'Etat sans qu'elle vaille approbation du régime politique et ils désobéissent si nécessaire sans que leur décision entraîne le rejet du pouvoir en place* ». (182) Cela suppose que le prince ne soit pas un tyran.

De nos jours, dans nos sociétés sécularisées, les Eglises ont à redécouvrir, à l'exemple des premiers chrétiens, que leur vocation est d'être témoins de l'esprit évangélique, sans vouloir imposer leurs lois culturelles et éthiques et d'être attentifs et accueillants à des formes nouvelles de vivre humainement (comme le divorce, l'homosexualité, le mariage homosexuel, les naissances assistées, l'euthanasie). Il n'est plus possible *« de soutenir que l'Eglise catholique et elle seule serait habilitée à définir la nature humaine, ce qui la rendrait inapte à dialoguer avec les autres Eglises, religions, philosophies et Etats. »*(185))

. Jésus est « la voie, la vérité, la vie » qui conduit à Dieu. A chacun d'être disponible intérieurement pour emprunter ce chemin, pour accueillir la vérité qui est une manière de vivre, et la traduire en actes de fraternité. La célébration de la cène, qui fait mémoire de ce Jésus, est la manifestation de cet acte de foi.

Second parcours : La révélation de Dieu dans le sillage de l'enseignement de l'Eglise.

J. Moingt part de la constatation suivante : Si *« la révélation, pour les tout premiers annonciateurs de l'Evangile, n'était pas un complexe doctrinal tiré des évangiles qui n'étaient pas encore écrits mais un fait lumineux, un cri surpris et joyeux : « Il est ressuscité »*, il se trouve que *« la prédication que les fidèles entendent aujourd'hui dans l'Eglise est fondée sur des dogmes définis par son magistère depuis de nombreux siècles, définis sur la base d'une concordance d'Ecritures, anciennes et nouvelles, arbitrée par le consensus de clercs »* (109). Est-il possible ou non de surmonter cette contradiction ?

Jh Moingt va d'abord montrer comment s'est faite cette évolution et en tant que théologien il se réserve d'être critique et de poser la question : *« Peut-on continuer à penser la foi et la vie chrétienne telles que l'une et l'autre ont été orientées et construite par la tradition de l'Eglise qui a pris la suite de la tradition apostolique mais pas la même orientation que celle-ci avait reçue de l'annonce originelle de l'Evangile ? »* (110)

La première exigence qui s'impose est de comprendre comment on en est arrivé à cette « déviation ». Elle est la résultante de trois tournants.

- Les deux premiers tournants, dit J. Moingt, se sont opérés dans la seconde moitié du second siècle et durant le troisième. Le premier tournant, Jh Moingt l'appelle « le tournant religieux », car il substitue à l'animation et à la régulation collégiale des premières communautés chrétiennes la mise en place à leur tête d'un épiscopat monarchique, revendiquant le pouvoir en tout point sur elles. *« On voit apparaître la première structuration culturelle de la communauté chrétienne, divisée en deux catégories bien distinguées les unes des autres, les clercs ordonnés en vue du culte et les laïcs dépourvus de tout office et signe culturel »* (115).

Par ailleurs dans les mêmes temps, on assiste à ce que Jh Moingt appelle « un tournant sacrificiel » qui concerne le sens donné à la mort de Jésus. Jusqu'alors elle était considérée comme l'expression du don ultime et total de son existence consacrée à témoigner en paroles et en actes de l'amour universel de Dieu. A partir du 3ème siècle, sa mort est vue comme un sacrifice expiatoire offert à Dieu en réparation de la faute initiale d'Adam et Eve. « Le repas du Seigneur » des origines, qui faisait mémoire du mouvement de l'existence de Jésus dans une ambiance de fraternité, devient la liturgie de la messe où se renouvelle le sacrifice du Christ pour expier nos péchés. Pour cela, on se réfère aux paroles de Jésus à la cène qui renvoient aux sacrifices de l'Ancien Testament. Mais on sait aujourd'hui qu'elles n'ont pas de valeur historique. Avec ce « tournant sacrificiel », le prêtre chrétien prend en quelque sorte la relève du prêtre juif qui offrait des sacrifices en hommage à Dieu. Et le laïc chrétien devient totalement dépendant du prêtre dans sa relation à Dieu : pécheur, il n'a accès à la réconciliation avec Lui que par l'entremise du prêtre.

- Il existe un troisième tournant qu'on peut appeler dogmatique : durant les conciles des 4ème et 5ème siècle, les évêques, qui prétendent détenir un mandat divin pour interpréter la foi, définissent les grands dogmes chrétiens : la Trinité, l'incarnation et la rédemption, dont les contenus excèdent de beaucoup ce qu'exprime la « prédication apostolique » sur Jésus, Dieu, l'Esprit-Saint. J. Moingt le démontre à partir des lettres de Paul et de l'Evangile de Jean. Il fait état de l'immense décalage entre les affirmations de Paul et de Jean avec les doctrines des conciles, dont le résumé est le grand credo que l'on récite à la messe. Ainsi naît ce qu'on appelle l'orthodoxie (la doctrine droite qui s'impose à tous en tous lieux et en tous temps). 130-145 L'accent est mis sur ce qu'il faut croire et non sur ce qu'il faut vivre.

Ce qui fait dire à J. Moingt que, si ces affirmations dogmatiques n'informent plus présentement la vie des chrétiens, à quoi servent-elles ? « *La vérité de notre foi peut-elle être indépendante de l'aide qu'elle apporte aux hommes pour exister en ce monde et qu'elle ne peut leur apporter qu'en les aidant à le construire à l'image du Dieu qui inspire cette foi en Lui ? C'est peut-être la question essentielle dont l'Eglise s'est trop légèrement débarrassée, en se préoccupant avant tout de son orthodoxie, c'est à dire de la fidélité à son passé, au point d'en être réduite aux dimensions et à l'espérance de la vie du christianisme d'aujourd'hui ? Essayons de penser la vérité de la foi à la lumière de celle qu'elle reçoit de Dieu et projette sur le monde où nous vivons ...* 145.

C'est un appel à retrouver les convictions professées par la « Foi apostolique » au delà des élaborations théologiques des siècles suivants qui sont devenues la doctrine officielle de l'Eglise catholique. Telle est la question que pose aujourd'hui courageusement J. Moingt à son Eglise.

Troisième partie

Quel est le sens du salut chrétien ?

intitulée : L'ancien et le nouveau

En introduction de cette dernière partie, Jh Moingt fait le point sur la manière dont se pose dans notre monde d'aujourd'hui l'annonce du salut chrétien. Il constate que le langage de la doctrine de l'Eglise catholique sur cette question n'est plus crédible par nombre de nos contemporains ³. Ce langage dogmatique élaboré il y a plus de quinze siècles, dans un contexte en tous points différents du nôtre sur le plan scientifique et culturel, ne parle plus aux hommes et femmes de notre temps ⁴. Il leur apparaît en plus déconnecté des problèmes majeurs qui se posent actuellement et dont la résolution conditionne l'avenir de l'humanité : la sauvegarde de la planète épuisée par les gâchis humains, la domination de la finance internationale, l'individualisme grandissant, le surarmement, les inégalités entre les peuples et les individus.

« Les sociétés occidentales (ont) en grande majorité rejeté ce discours du salut auquel la rationalité et les sciences de la modernité enlèvent toute crédibilité et nombre de fidèles restés dans l'Eglise menacent de la quitter parce que ce discours leur paraît également inaudible et les empêche de témoigner de leur foi dans la société où ils vivent [...]. Telle est peut-être la raison majeure de faire entendre à nouveau l'appel à « sauver le monde » qui résonnait dans tous les discours et actes de Jésus » (189). Jh Moingt ajoute que l'appel au salut ne pourra être entendu qu'avec la contribution et l'implication active des laïcs chrétiens et dans le langage des hommes d'aujourd'hui « qui leur vient de l'expérience de ce monde, de ses souffrances et de ses joies, de ses espoirs déçus et toujours renaissants, et de la mort elle-même. » (190)

Comment donc parler du salut chrétien dans ce contexte pour qu'il soit audible ? Pour y répondre, Jh Moingt, comme précédemment propose de comparer ce que « la prédication apostolique » en dit avec ce que « la tradition de l'Eglise en a fait » en a fait par la suite et qui n'a pas été exempt de déviations.

³ « La doctrine officielle de l'Eglise sur le salut passe aux yeux des hommes de notre temps, même restés chrétiens, pour un mythe semblable à tant d'autres récits légendaires. N'enseigne-t-on pas depuis le 3ème siècle que Jésus a été engendré de toute éternité de la propre substance de Dieu, qu'il été envoyé prendre chair dans la Vierge Marie pour expier par sa mort la faute dont nos premiers parents avaient infesté toute leur descendance, que la messe est l'offrande à Dieu, par l'entremise d'un prêtre, du corps et du sang de Jésus en sacrifice pour nos péchés, selon, dit-on, l'ordre de Jésus adressé à ses disciples lors de son dernier repas avec eux ? Ayant ainsi résumé l'annonce officielle du salut par l'Eglise actuelle, Jh Moingt interroge : « Est-ce ainsi que nous pensons continuer à le faire ? » 243

En effet, le péché originel, clé de voûte de notre système dogmatique, n'a aucun fondement sérieux dans l'Ecriture ni dans la tradition. C'est St Augustin qui en a fait la théorie. L'affirmation de la divinité de Jésus s'est révélée nécessaire pour qu'il puisse réparer sur la croix l'offense infinie faite par Adam et Eve à Dieu ; de même il fallait que l'Eucharistie soit un vrai sacrifice de Jésus pour renouveler perpétuellement son offrande en vue d'effacer les péchés des hommes au cours des siècles ». (244)

⁴ La constatation est la même chez John Shelby Spong : « Pour un christianisme d'avenir », Karthala, 2019

1. Le salut dans la prédication apostolique

Notre auteur propose de procéder en quatre temps :

a - « *Le salut chrétien est une espérance de vie qui soulève l'histoire humaine depuis le fond des temps.* »

Cet appel au salut monte de l'humanité vers Dieu depuis toujours et, à travers l'aventure d'Israël, on l'entend chez les prophètes qui, dans le tragique des situations, affirme que le destin des hommes ne va pas vers une impasse. Jésus s'inscrit dans cette longue histoire de l'humanité et il est perçu par les premiers chrétiens comme une réponse de Dieu à cet appel, dans sa manière d'exister et de s'engager dans une attitude de fraternité avec tous ceux qu'il rencontre.

b- *Le salut chrétien s'exprime dans la prédication de Jésus en paroles et en actes centrée sur la venue du règne de Dieu.*

En trois pages très denses (201-204), Jh Moingt évoque l'aventure itinérante de Jésus allant de village en village de Galilée rencontrer les gens de toutes conditions sans se préoccuper des réputations, des passés plus ou moins honorables, des états de marginalisation dans lesquelles certaines catégories sont enfermées en raison du critère de pureté ou d'impureté légale décidé par les tenants de la Loi. Il agit avec une liberté et une autorité qui ne se laisse pas impressionner par les légistes et les pharisiens, les dévots, les bien pensants, les rigoristes. Il s'attable auprès de n'importe qui (au risque de devenir impur aux yeux des légalistes), il fréquente aussi bien des juifs vivant à la manière grecque, des officiers romains que des païens des environs, des samaritains hérétiques, des intouchables comme les lépreux. Qui est-il se demande-t-on ? Lui ne prétend être ni prophète ni messie ; il veut seulement être reconnu comme envoyé de Dieu.

« Ses dons d'intuition et d'empathie, c'est la marque de sa personnalité compatissante, empressée à soulager les souffrances physiques et morales, à les prendre sur lui, c'est la preuve d'une humanité éveillée, prompte à communiquer, toujours à l'écoute des autres, d'un altruisme devenu manière d'être et style de vie, cette attitude relève de sa vocation intime de meneur d'hommes et de guide appelé à laisser sa trace dans l'histoire. Tout cela est révélateur d'une mission de salut, d'une vie de sauveur, mais exposée à souffrir de la part des autres ...des pourfendeurs de la tradition religieuse qui accablaient les petits de fardeaux étrangers à la foi » (202).

Pourtant Jésus crucifié meurt comme un réprouvé de Dieu (Dt, 21,20). Celui qu'il appelait son Père ne se manifeste pas au moment où son fidèle d'entre les fidèles subit une mort injuste et pitoyable.

L'étonnant c'est que, quelque temps après cette mort socialement et religieusement marquée du signe de l'échec, ses apôtres et ses disciples témoignent que le prétendu

fossoyeur de la religion est vivant au-delà de la mort et qu'il vit de la vie même de Dieu. Ils disent qu'il leur est apparu et qu'il l'ont vu. Mais cette vision n'est pas sensible mais spirituelle, nous l'avons déjà dit ce matin. Jh Moingt se réclame en cela de Thomas d'Aquin. Ce dernier « *expliquait que Jésus ne s'était pas approché des apôtres par un mouvement local à travers l'espace, mais en se faisant reconnaître d'eux par une interpellation intérieure en réveillant dans leur esprit les sensations qu'y avait imprimé sa présence corporelle, en sorte que son histoire rebondissait dans celle des disciples.* » (202) Autrement dit, les apôtres, après leurs jours de désarroi lors de la mise en accusation de Jésus et de son supplice, se sont ressaisis en laissant ressurgir en eux leur passé commun avec lui. Un passé d'intimité au cours duquel ils avaient approché au plus près la qualité d'existence de Jésus, enracinée dans la fidélité à son Dieu et dans le don extrême de sa vie aux femmes et aux hommes rencontrés ! Ainsi « *ont-ils senti revivre leur foi ; ils comprirent que Jésus avait repris vie dans le Père en lui rendant son dernier souffle de vie.* » (204). Et ils comprirent que le chemin accompli par Jésus était chemin de vie pour quiconque l'emprunterait, juif ou non juif. Là était pour eux l'accomplissement du salut : la conviction pour chacun d'être reconnu et respecté et la promesse d'une vie autre et meilleure. (204)

c - Le salut chrétien se diffuse sous l'inspiration du Saint l'Esprit

L'Esprit-Saint, l'Esprit de Dieu (sa force de vie et de transformation), n'apparaît pas avec la Pentecôte. Dans la tradition biblique, Il est activement présent depuis les origines, à la marche du monde et de l'humanité pour aider le monde et l'humanité à être un lieu et une communauté de vraie vie et de fraternité. Ainsi peut-on relire tous les efforts, tentatives et réalisations qui, à travers l'histoire malaisée des humains, ont fait advenir chez les êtres et les peuples une qualité d'humanité, comme l'oeuvre inspirée secrètement par l'Esprit de Dieu au coeur de chaque personne. Les trésors de sagesse et de philosophie, les législations orientées vers ce que nous appelons aujourd'hui « les droits de l'homme » en sont les fruits, hier comme aujourd'hui, et il est bon et même nécessaire pour les chrétiens actuels de reconnaître que non seulement « rien d'humain ne leur est étranger » mais que cet humain né hors christianisme est inspiré par l'Esprit de Dieu autant que celui qui naît en christianisme.

Jh Moingt interroge : « *En quoi cette théologie de la révélation (à savoir que Dieu est à l'oeuvre en tout ce qui s'humanise) peut-elle aider les chrétiens à transmettre l'appel au salut à nos contemporains et aider ceux-ci à le recevoir ? En tant qu'elle en indique le vrai sens, intelligible et acceptable même pour ceux qui n'y adhèrent pas. Cet appel en effet ne viole pas l'espace humain. Dieu ne le lance pas, par nos bouches, en donnant ses ordres, en faisant des menaces, en réclamant son dû. Que vient-il donc nous réclamer ? Rien...Il veut apprendre à l'homme à « se connaître lui-même », il se propose de nous aider à vivre notre vie d'homme en nous aimant les uns les autres, en aidant les autres à vivre par l'amour que nous leur portons, et il en donne le moyen par l'amour qu'il répand en nous si nous acceptons cet échange d'amour.* » (208). « *Le salut prend ici son vrai sens, qui n'est pas de s'évader du*

temps ni de s'exiler du commerce des autres, mais d'accomplir son humanité en coopérant au vivre-ensemble des hommes. » (209)

d- *le message du salut chrétien exprimé par les deux grands témoins que furent Paul et Jean*

L'un des thèmes majeurs de Paul, c'est pour le chrétien de « renaître en Christ ». Renaître en Christ, c'est consentir à mourir aux obstacles en nous et autour de nous qui nous retiennent dans « le monde ancien » (celui de la non fraternité). Nous sommes alors dans la logique de la vie de don et d'amour qui fut celle de Jésus. Ainsi, nous devenons des vivants, des « créatures nouvelles », des ressuscités. Non pas seulement en vue d'une vie bienheureuse après la mort, mais d'abord « *dans le cours de notre existence terrestre, si nous faisons de notre vie un don d'amour* ». (211 et 212 dernier §)

Dans l'évangile de Jean et les écrits qui portent son nom, le salut se reçoit dans une démarche de liberté intérieure. « *L'heure vient où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; tel sont les adorateurs que cherche le Père. Dieu est esprit, et c'est pourquoi ceux qui l' adorent doivent l'adorer en esprit et vérité* »? Quel est le critère de ce culte intérieur . Pour le Jésus de St Jean « *l'amour des disciples entre eux est érigé en critère de foi et d'union à Dieu ainsi qu'en Jésus* » (Jn 15,9-12) . Cette recommandation de s'aimer mutuellement est plutôt la confirmation de ce que les humains expérimentent dans des relations véritables d'où découle la joie intime. Là est le salut. Cet amour mutuel nous établit dans une communion non seulement avec les contemporains mais aussi avec les gens du passé qui ont vécu dans le même esprit.

2. Qu'est devenu le salut chrétien dans « la tradition de l'Eglise » ?

Dès la fin du second siècle, comme nous l'avons vu ce matin, l'Eglise s'est organisée en religion et dotée d'une autorité stable et des moyens de la faire respecter. Est apparu en effet un épiscopat monarchique qui s'est substitué dans les communautés à une instance collégiale d'animation et de régulation. Cette nouvelle autorité s'est préoccupée, dans un climat de dissensions internes, de définir la foi et d'établir un catalogue des principaux points de la foi chrétienne, ce qu'elle continue au long des siècles. Cette attitude met en évidence le souci nouveau- on pourrait dire obsessionnel - d'une « orthodoxie » (opinion droite) imposée par l'autorité religieuse.

Dans cette seconde partie, Jh Moingt propose deux parcours pour le vérifier :

- . un premier sur le thème : « Foi et orthodoxie »
- . un second sur « Sacerdoce et sacrifice » et il note les différences, voire les dérapages de cette orthodoxie manifestée par la réadoption de credo avec l'enseignement de « la tradition apostolique » évoquée précédemment.

Mais il ajoute un troisième parcours intitulé: « Evangile et humanisme » pour évoquer des réactions positives de chrétiens à cette orthodoxie enfermante et desséchante.

. enfin un quatrième intitulé « L'aujourd'hui du salut »

- premier parcours : Foi et orthodoxie

L'établissement d'une règle de foi commune aux Eglises remonte à la fin du 2^d siècle et au 3^{ème}. Jusqu'alors, les communautés chrétiennes n'en éprouvent pas le besoin. Dans la seconde moitié du second siècle, une grave crise survient cependant, avec l'invasion dans le christianisme de ce qu'on appelle « la gnose », courant de pensée opposant le bien et le mal, professant un dieu bon et un dieu mauvais. Ses tenants soutiennent que le Dieu des juifs, le créateur du monde, n'étant pas intervenu au moment de la mort injuste de Jésus pour le délivrer est le dieu mauvais, et ils affirment que Jésus est le Fils de l'autre Dieu, celui qui est bon. A leurs yeux, ce que nous appelons l'Ancien Testament est donc à rejeter ; avec Jésus commence une histoire toute nouvelle. On comprend l'émotion dans les communautés, mais ce qui les trouble le plus, c'est que « *le nouveau Dieu* » *aurait attendu si longtemps pour se manifester, abandonnant à la mort éternelle les hommes des temps antérieurs* » (227).

La réaction vient de chrétiens qui prennent le pouvoir dans les communautés, sans que leurs membres réagissent. Ces responsables – un par communauté - vont définir une règle de foi commune qui prend la forme d'un credo qu'on appelle « le symbole des apôtres » (le plus court des deux credo que l'on récite au cours de la messe). Ce credo s'impose à tous les chrétiens qui, refusant la conception gnostique, prétendent être des disciples véritables de Jésus et de son Dieu.

Jh Moingt reconnaît la saine réaction des adversaires de la gnose « *scellant l'unité des deux testaments et soutenant la dignité de l'univers créé* » (227), mais il constate en revanche « *qu'elle s'écarte de la visée spécifique de la foi chrétienne...* ». *Quelle est cette « visée spécifique » ?* C'est que Dieu se révèle en Jésus père de tous les humains sans préalable et sans distinction. Jésus le manifeste par sa manière d'être tout à tous et notamment à l'égard de celles et de ceux qui étaient rejetés et marginalisés d'une manière ou d'une autre. Etre disciple de Jésus, c'est marcher sur ses traces, promouvoir en actes la fraternité dans le quotidien de l'existence.

Or le nouveau credo transforme cette bonne nouvelle à portée existentielle en propositions à croire : Le Lire

- Croire en un Dieu créateur, c'est taire le spécifique du Dieu chrétien),

- Croire en un Jésus dont on déroule froidement le parcours c'est taire l'essentiel de son engagement, à savoir d'une part son investissement au nom de son Dieu dans la promotion de l'humain chez ses compatriotes et cela jusqu'au don de sa vie, et de plus c'est taire son appel à vivre d'abord ici et maintenant le salut (la vie pleine et entière) et pas seulement après la mort. Cet oubli est catastrophique !

- Croire à l'Esprit-Saint sans précision, c'est taire sa tâche d'inspirateur au fond des consciences humaines, appelant à vivre à la manière de Jésus
- Croire à la sainte Eglise catholique c'est révéler l'institution, sans mettre l'accent sur la communauté fraternelle
- Croire en la résurrection de la chair, c'est taire que vivre en ressuscités, selon Paul, c'est ici et maintenant d'abord)

Ce premier credo ouvre la voie aux grandes définitions dogmatiques des conciles 4ème et 5ème siècle, Nicée, Constantinople, Chalcédoine. On développera les propositions à croire sur Dieu, Jésus, l'Esprit Saint, dans le but d'assurer une orthodoxie et d'en contrôler la conformité chez les chrétiens, et elle fut particulièrement pointilleuse et répressive lorsque à partir de la fin du 4ème siècle l'empire romain devient officiellement chrétien. Mais, ce faisant on s'éloignera d'autant du coeur de l'expérience chrétienne, inaugurée en Jésus, et appelée à s'actualiser au long des siècles, dans la foi en un Dieu Père et une pratique de l'amour fraternel envers tous les humains quels qu'ils soient.

Ces définitions dogmatiques des 4ème et 5ème s. de notre ère sont exprimées dans le grand credo que l'on récite de temps en temps à la messe et que nous connaissons tous.

Quel effet sa récitation obligatoire et machinale fait-elle sur les chrétiens ? Une dynamisation de leur démarche à la suite de Jésus ? J'en doute. Jh Moingt considère que l'attachement des autorités catholiques à ces credo ressort de la peur de ne plus contrôler les chrétiens et inconsciemment de perdre leur pouvoir.

- Deuxième parcours : Sacerdoce et sacrifice

Une autre déviation qui s'introduit dans l'Eglise du second et troisième siècle, c'est la naissance d'un épiscopat monarchique qui se substitue dans les communautés à une instance collégiale d'animation et de régulation. Cet épiscopat va être consacré en recourant au modèle des prêtres juifs chargés d'offrir à Dieu des sacrifices d'expiation et de purification pour réparer les offenses des fidèles. L'institution de l'épiscopat a de malheureuses conséquences. D'une part, il introduit dans les communautés chrétienne une séparation des clercs et des laïcs réduits au silence et il revendique pour l'évêque le pouvoir absolu : lui seul peut présider l'Eucharistie, lui seul peut ordonner des collaborateurs, les prêtres, lui seul peut dire la vraie foi. Les chrétiens sont dépossédés de leur dignité de communauté sacerdotale. D'autre part L'Eucharistie qu'il préside transforme « le repas du Seigneur » en messe en considérant la mort de Jésus comme un sacrifice d'expiation et de purification des péchés des hommes, influencés par la manière dont les évangiles synoptiques ont raconté et interprété la dernière cène. « Le caractère expiatoire de la mort de Jésus s'imposa à toute la tradition de l'Eglise, malgré son affirmation qu'il n'était pas venu juger le monde mais le sauver » Jn 3,17. (231). On en est toujours là aujourd'hui.

- Troisième parcours : Evangile et humanisme

Ici Joseph Moingt décrit la résistance de fidèles laïcs dans le contexte d'une Eglise cléricalisée dont la doctrine s'est dogmatisée et où la cène est devenu la messe.

Ce courant remonte aux premiers siècles de l'Eglise (notamment avec l'instauration du monachisme). Je cite des exemples plus récents.

. Jh Moingt décrit ainsi le courant spirituel appelé « la dévotion moderne » qui se répandit au 14^{ème} siècle, s'imposa à la reconnaissance des évêques et dont le livre phare fut « *L'imitation de Jésus-Christ* », écrit par un moine. Des générations de chrétiens y acquirent une intelligence personnelle de leur foi et de leur spiritualité en se libérant de l'autoritarisme clérical et de la dépendance sacerdotale. La réforme protestante du 16^{ème} siècle n'a pas été pas sans lien avec l'esprit de ce courant.

. Plus tard le courant mystique qui déferla dans le catholicisme aux 16^{ème} et 17^{ème} siècles fut dans la ligne de la « *Doctrine moderne* » (désignant l'appropriation personnelle par les laïcs du christianisme). Il fut illustré par les grandes figures du carmel espagnol (Thérèse d'Avila et Jean de la Croix) qui fondèrent des petites communautés de religieuses et religieux fervents, et aussi par de nombreuses « personnes du monde » hommes ou femmes, prêtres ou religieux, accompagnés par un « directeur spirituel » qui put être une femme (telle Mme Guyon au 17^{ème} s). On se réunissait dans des lieux privés, on se ressourçait dans des manuscrits et livres dépourvus d'approbation épiscopale. Les responsables de l'Eglise s'émurent mais se rassurèrent tout de même devant l'obéissance de ces laïcs et religieux, qui n'avait qu'un but : chercher Dieu dans la solitude de la contemplation. Mais « *il est indéniable que ce mouvement d'émancipation, bien qu'il restât dans la ligne de l'obéissance à l'Eglise, affaiblissait son autorité sur une société en voie de sécularisation.*» (235-236)

. Lorsqu'au 17^{ème} et 18^{ème} siècle, avec l'avènement de la « modernité » beaucoup de chercheurs, au nom de l'autonomie de la raison et de la science, contestèrent par leurs découvertes l'interprétation officielle des Ecritures, ceux-ci se virent par contre vigoureusement désavoués par les autorités de l'Eglise. De même, au 19^{ème} siècle, le pape Pie IX, dans son Syllabus, engloba dans une condamnation générale tous les points de contestation de la doctrine catholique officielle.

De même au début du 20^{ème} siècle, le pape Pie X réprima sauvagement les tentatives conduites par ceux qu'on a appelé les « modernistes » de repenser la foi chrétienne dans la culture du temps⁵, et il instaura dans les séminaires et universités une chasse aux erreurs, de même dans les diocèses et les paroisses. Une pluie de condamnations s'est abattue par la suite sur de nombreux théologiens jusqu'à l'avènement du pape François.

Cette brève évocation au cours des siècles de la résistance de chrétiens à un christianisme corsetté de cléricalisme et de dogmatisme est ignorée bien souvent. Elle n'a jamais cessé et elle se manifeste aujourd'hui spectaculairement par le départ

⁵ Sommes-nous sortis de la crise du modernisme ? Jacques Musset , Karthala, 2017

de l'Eglise de beaucoup de chrétiens qui ne s'y retrouvent plus (« Le troisième homme » de François Roustang) et aussi par la réaction à l'intérieur de l'Eglise d'autres chrétiens qui contestent son fonctionnement et s'organisent pour trouver réponse à leurs besoins spirituels (par ex : la CCBF, les réseaux du Parvis, des communautés de base ...)

3. « Voici maintenant le jour du salut » (2 Co 6,1-2 qui cite Is 49,8)

Cette dernière partie, Jh Moingt la consacre à répondre à la question : « *Instruits par les évolutions de la tradition de l'Eglise, quelle sorte d'appel au salut envisageons-nous de lancer à notre monde qui a si largement et peut-être si profondément abandonné a foi ?* » (241).

Le langage actuel de l'Eglise n'est plus crédible.

En introduction de cette dernière partie, Jh Moingt constate que le langage traditionnel de l'Eglise catholique sur le salut chrétien n'est plus crédible par nombre de nos contemporains.

« Les sociétés occidentales [ont] en grande majorité rejeté ce discours du salut auquel la rationalité et les sciences de la modernité enlèvent toute crédibilité et nombre de fidèles restés dans l'Eglise menacent de la quitter parce que ce discours leur paraît également inaudible et les empêche de témoigner de leur foi dans la société où ils vivent. Ce langage élaboré il y a plus de quinze siècles, dans un contexte en tous points différents du nôtre sur le plan scientifique et culturel, ne parle plus aux hommes et femmes de notre temps. Il leur apparaît déconnecté des problèmes majeurs qui se posent actuellement et dont la résolution conditionne l'avenir de l'humanité : la sauvegarde de la planète épuisée par les gâchis humains, la domination de la finance internationale, l'individualisme grandissant, le surarmement, les inégalités entre les peuples et les individus. Telle est peut-être la raison majeure de faire entendre à nouveau l'appel à « sauver le monde » qui résonnait dans tous les discours et actes de Jésus » (189).

La responsabilité entre les mains des chrétiens

Comment faire entendre cet appel à sauver le monde .La réponse de Jh Moingt est sans ambiguïté. Et elle fait appel à la responsabilité des chrétiens de base. Il faut prendre ses distances avec la « tradition de l'Eglise », car elle n'est plus dans la ligne de l'annonce qu'en a faite la prédication apostolique et est de plus déconnecté de l'expérience de nos contemporains Et il leur faut s'inspirer de la « tradition apostolique » en en prenant en charge l'actualisation dans leurs contexte culturel et social, politique, économique, environnemental.

Dans cette perspective, nous devons (1ère personne du pluriel, Moingt est partie prenante) avoir le courage « de « claironner » que nous ne croyons plus comme nous avons pu le faire dans le passé ni ne pratiquons la foi comme le font la plupart de ceux qui s'affichent aujourd'hui comme chrétiens... mais [nous aurons] aussi le courage de protester que nous pensons et pratiquons la même foi « autrement » que dans le passé et que beaucoup de chrétiens aujourd'hui, parce que et chaque fois que les points fondamentaux de la foi sont mis en cause.

Quels sont ces fondamentaux ? « Ces fondamentaux sont la foi en Dieu en tant que père universel des hommes, et son indispensable corollaire, la foi au Christ en tant qu'il est le vrai homme en qui Dieu adopte pour fils tous ceux qui apprennent de lui à vivre en homme. Tel est le sens...d'un Dieu inextricablement lié au sens de l'homme du fait qu'il se révèle dans un homme, Jésus, qui communique l'Esprit de Dieu. » (250)

Comment parler du salut chrétien d'une manière crédible aujourd'hui ?

- Il s'agit de revenir à la manière très concrète dont Jésus, à ses risques et périls, a annoncé et manifesté en son temps ce salut de Dieu en redonnant espérance, dignité, vitalité à ses compatriotes marginalisés et en invitant à construire un monde de justice et de fraternité, fruits d'ouverture et de probité intérieure. C'est en effet ce Jésus fidèle jusqu'à la croix à sa mission libératrice que les apôtres et premiers chrétiens ont proclamé source de vie pour tous ceux qui mettraient leurs pas dans les siens, avec l'assurance d'être stimulés intérieurement par l'Esprit qui l'inspirait.

- L'oeuvre de salut est à inventer à sa suite d'une façon inédite, ici et maintenant dans l'épaisseur des réalités humaines, individuelles et collectives. Elle concerne le monde et l'humanité entière dans son histoire présente s'exprimant par sa vie culturelle, sociale, politique, économique. Elle s'incarne dans toutes ces réalités pour qu'elles soient au service de l'humanisation des hommes et des femmes. Elle agit bien au-delà des clôtures du christianisme : Dieu est « à la tâche » depuis toujours et partout où vivent des humains. Elle ne se réduit pas à l'après-mort, aux croyances et pratiques religieuses. Elle est très éloignée des préoccupations d'une orthodoxie dogmatique et de la sauvegarde d'un pouvoir clérical. Ce qui compte c'est d'être au rendez-vous des appels à construire un monde humain et fraternel, en lien avec tous ceux, chrétiens ou non, qui s'en préoccupent.

Les chrétiens ne peuvent donc qu'avoir le souci de travailler avec leurs contemporains qui ne partagent pas la foi chrétienne mais sont animés par le souci de justice et de fraternité, à l'exemple de Paul, qui se faisait tout à tous ; ils sont appelés à recevoir d'eux toute pensée et pratique orientées vers l'humanisation de la société ; de leurs côtés, ils apportent leur contribution en créant et stimulant des liens d'amour et d'amitié entre les hommes. Et ils l'exprimeront dans un langage qui ait écho chez leur interlocuteurs s'interrogeant sur le sens de leur vie et sur les grandes causes

humanitaires de leur temps. J. Moingt n'invente rien, il se réclame du témoignage de Jésus et des échos qu'on en trouve singulièrement chez Paul et Jean.

Quelles exigences pour annoncer ce salut chrétien à nos contemporains ?

Les rejoindre

Puisque le monde d'aujourd'hui ne va plus à l'église, il est nécessaire d'aller à lui. « Cette situation, dit J. Moingt, s'est vécue à l'origine du christianisme naissant quand les premiers chrétiens n'avaient ni église, ni prêtres, ni culte, quand ils se réunissaient dans leurs maisons pour partager le repas du Seigneur » auquel juifs et païens pouvaient assister. Et cela se fait encore de nos jours quoique de façon non officielle : des chrétiens se réunissent en dehors des églises et sans prêtre avec parfois des gens non-pratiquants ou non baptisés. » (264) Ces initiatives appellent sagesse et courage, innovation et fidélité.

La responsabilité des laïcs émancipés des clercs

Face à un christianisme institutionnel qui s'est enkysté dans une organisation cléricale en instaurant une distinction entre clercs masculins, détenant la vérité et le pouvoir, et laïcs mis en dépendance des clercs, J. Moingt voit l'Évangile « *annoncé en notre temps par des laïcs émancipés de l'ordre sacré* » (265), dans des rencontres où l'on s'entretient avec le tout venant des problèmes de la vie courante des uns et des autres et de leur environnement à la lumière de l'Évangile et où ceux qui le désirent participent à un repas fraternel. Sans se couper de l'évêque, ces laïcs prennent leurs responsabilités ; ils ne lui demandent pas de permission mais l'informent de leurs pratiques s'il veut bien les écouter. (266)

Dans ces communautés de laïcs, on ne fera pas de cas de traditions chrétiennes différentes (catholicisme, protestantisme, anglicanisme, orthodoxie). Ce problème est dépassé. On encouragera plutôt la liberté de suivre le Christ d'une manière autonome. (266)

Formuler des propositions de réforme

Dans l'état actuel de l'Église, s'il n'est pas envisageable de réformer de haut en bas ni de prendre le pouvoir, on peut seulement réclamer des réformes qui répondraient à des besoins incontestables et urgents, mais avec discernement. Par exemple, face au manque de prêtres, ordonner des hommes et des femmes mariés ne contribuerait-il pas à maintenir le cléricisme en place ? Par contre ce serait un grand pas en avant que les évêques fassent confiance aux initiatives des laïcs, qu'ils encouragent les élections à tout niveau de laïcs à des responsabilités diocésaines, qu'ils consultent les fidèles pour les prises de décisions. Ils gagneraient en crédit. (267)

Se défier du fondamentalisme évangélique

Un point sur lequel il convient d'être attentif, c'est le déferlement d'Églises évangéliques qui dépeuplent les Églises établies mais surtout défigurent le vrai

visage de l'Évangile par une lecture fondamentaliste de la Bible et du Nouveau Testament et par une collusion avec les pouvoirs politiques ou économiques qui exploitent les populations. C'est une invitation aux chrétiens à se ressaisir en s'engageant pour une société juste et fraternelle et ayant une attention particulière aux gens les plus délaissés et marginalisés, y compris les réfugiés. (268)

Travailler à rendre la terre habitable

J. Moingt recommande enfin – il l'a déjà dit – de travailler à rendre la terre plus habitable avec tous ceux qui s'y emploient (chrétiens ou non), en qui Dieu est au travail secrètement. Ce qui fait souffrir, Dieu, dit-il, c'est non pas de n'être plus honoré comme autrefois mais de voir la situation inhumaine dans laquelle vivent nombre de personnes⁶. L'Évangile à annoncer, c'est par des actes effectifs qu'on le fait, en direction de celles et de ceux qui sont dans le manque vital. Cela appelle une conversion des esprits et des cœurs. C'est une mission d'humanisme qui n'a rien à voir avec le posthumanisme et l'antihumanisme qui imaginent pour les plus puissants et les plus riches un allongement sans pareil de la vie grâce à la greffe de prothèses, de puces gonflées d'intelligence numérique. 269

Envoi final

De toutes ses réflexions énoncées au fur et à mesure dans son livre, Jh Moingt noue la gerbe avec ces dernières lignes sans équivoque :

« Sans doute sommes-nous arrivés au temps où Dieu se révèle « en esprit et en vérité – dépouillé des phantasmes dont nous le revêtons, des pratiques et des formulations imposées par la religion – directement à notre esprit dans sa propre et seule vérité, à condition que nous ne nous enfermions pas dans nos seuls raisonnements, mais que nous le cherchions en entrant en communication avec d'autres personnes, car c'est avec l'esprit humain comme tel, dans sa généralité, que Dieu communique par son propre Esprit et qu'il se révèle à chaque personne en lui infusant cette première vérité que tout autre est l'autre de soi et qu'il n'y a de vérité connaissable que partagée ».

Ainsi, « la vérité du christianisme n'est pas enfermée en lui-même, dans sa religion, mais circule à travers le monde, grâce à la communication que les chrétiens entretiennent avec tous les autres hommes : vérité qui n'est pas celle de la foi chrétienne visée dans sa particularité, mais celle de l'homme créé à l'image de Dieu pour constituer sa famille. »

⁶ L'humanisme évangélique tel qu'en parle Jh Moingt est dans notre société d'aujourd'hui, minée par l'individualisme, les illusions du posthumanisme, les désastres d'un libéralisme exacerbé dont le but est, au nom de la loi du marché, d'accaparer à son seul profit les plus grandes masses d'argent et les ressources de la nature au détriment du reste de l'humanité, de la sauvegarde de la nature, des inégalités criantes entre les individus et des peuples.

« Voilà ce qui m'a paru être l'enjeu de la révélation de Dieu dans la mise à mort d'un blasphémateur et de l'annonce du salut en lui et par lui, et la raison de l'envoi de ce livre à toute personne préoccupée du déficit d'humanité qui menace. » (275-277)

L'ouvrage de J. Moingt est un très grand livre par la lucidité de ses analyses, par le courage de son auteur pour les formuler dans l'Eglise actuelle, enfin par la justesse de ses propositions pour donner corps à l'humanisme évangélique en notre monde. Il mérite d'être étudié de près, car il donne des clefs pour comprendre les blocages du catholicisme actuel et encourage les initiatives pour contribuer à la fécondité de « l'esprit du christianisme » dans la société d'aujourd'hui.

Jacques Musset